LES QUATRE ALPHABETS DU SERBO-CROATE : BOSNIAQUE, CROATE, MONTÉNÉGRIN, SERBE

PAUL-LOUIS THOMAS

Le présent article se propose d'étudier les différents alphabets (glagolitique, cyrillique, latin et arabe) utilisés pour transcrire, suivant les régions et les époques, l'ensemble linguistique serbo-croate, appellation que nous n'entreprendrons pas de discuter ici[1], nous contentant de rappeler la répartition géographique des principaux sous-ensembles linguistiques, qui ne correspondent nullement aux frontières entre les Etats actuels.[2]

L'un des traits les plus caractéristiques dans le découpage des aires dialectales pour les parlers slaves du sud est le pronom interrogatif « que, quoi » : kaj pour les parlers slovènes et du nord-ouest de la Croatie, avec notamment la région de Zagreb, ča[3] en Istrie ainsi que dans les îles de l'Adriatique jusqu'au nord de Dubrovnik et sur une mince bande de la côte du nord de Zadar au sud-est de Split, što[4] (ou šta) ailleurs avec, à partir du sud-est de la Serbie, en

1. Cf. à ce sujet Thomas, 1994.
2. Cf. Thomas, 1999.
3. Transcription empirique française : « tcha ».
4. Transcription empirique française : « chto ».

Slavica occitania, Toulouse, 12, 2001, p. 343-364.

Macédoine et en Bulgarie[5], une nouvelle zone présentant des caractéristiques parfois communes avec d'autres langues balkaniques non slaves (roumains, grecs, albanais), telles l'article postposé, le redoublement des pronoms, l'absence de déclinaisons et d'infinitif.

La partie centrale des parlers slaves du sud (caractérisée par l'interrogatif što, des déclinaisons comportant sept cas, un système verbal ayant conservé toutes les formes personnelles du vieux slave, et un système accentuel complexe, unique dans les langues indo-européennes, combinant pour un mot liberté de la place de l'accent, durée [longue / brève] et ton [montant / descendant]) occupe une aire étendue allant de la Croatie (Dalmatie avec Dubrovnik, Krajina, Slavonie) à l'est de la Serbie et recouvrant toute la Bosnie-Herzégovine et le Monténégro. A l'intérieur de cette aire, une autre division importante porte sur l'évolution d'une ancienne voyelle (*jat*) en je ou ije[6] (parlers dits *jekaviens*, les plus nombreux, en Croatie, en Bosnie-Herzégovine, au Monténégro et dans le sud-ouest de la Serbie), i (parlers dits *ikaviens*, en Dalmatie, au sud-ouest de la Bosnie-Herzégovine, ainsi que dans la région de Bihac et au nord-ouest de la Voïvodine) ou e (parlers dits *ekaviens*, en Serbie)[7].

1. L'ALPHABET GLAGOLITIQUE

Dans son *Manuel du vieux slave*, André Vaillant rappelle que le terme « glagolitique » est récent (il date du XIX[e] siècle) et pris au croate[8], où l'adjectif glagoljski se rencontrait en revanche depuis le XVI[e] siècle pour désigner l'écriture slave qui n'était ni l'alphabet latin ni le cyrillique, et où le substantif glagoljaš désignait les

5. « que, quoi » se dit également što dans les standards serbe, macédonien (што) et bulgare (що).
6. j note en serbo-croate une semi-consonne, prononcée comme y dans le mot français yeux, il dans ail ou ill dans fille (de même dans kaj « que, quoi » des parlers kajkaviens).
7. Signalons qu'actuellement le serbe standard est ekavien en Serbie et jekavien au Monténégro, tandis que les standards en Croatie et en Bosnie-Herzégovine sont jekaviens (l'ikavien n'est nulle part standard).
8. A. Vaillant, *Manuel du vieux slave*, t. 1, *Grammaire*, Paris : Institut d'Etudes slaves, p. 21.

prêtres catholiques qui disaient la messe en slavon et se servaient de livres liturgiques écrits en alphabet glagolitique.

La glagolite, alphabet créé par Constantin (Cyrille) pour la première langue slave attestée, le vieux slave, dans laquelle Constantin et son frère Méthode allaient traduire les textes sacrés, a eu une existence assez brève en Moravie, dont le prince avait appelé les deux frères pour donner à son peuple la Bible et la liturgie en slave, puisqu'elle sera interdite par le clergé latin dès la mort de Méthode (885). Les disciples de ce dernier gagnent la Bulgarie, où la glagolite ne tarde toutefois pas (X^e siècle) à être remplacée par le cyrillique, plus simple et dérivé de l'alphabet grec (sauf pour les graphèmes correspondant à des sons n'existant pas en grec, repris alors à la glagolite) : l'empereur Siméon aurait souhaité introduire le cyrillique dans son pays pour s'attirer le haut clergé grec. En Macédoine, où Clément et Naum ont fondé l'école d'Ohrid, la glagolite se maintient jusqu'au XIII^e siècle. Dans les pays serbes, elle semble avoir été en usage entre la fin du IX^e et le XII^e siècle, époque où sont attestés les premiers textes en cyrillique.

De tous les pays slaves du sud, c'est en Croatie que la glagolite va s'implanter le plus solidement. Cyrille et Méthode l'y auraient introduite dès leur voyage à Rome en 867, à l'époque du prince Domagoj qui, en lutte contre Venise, voyait dans la liturgie slave et les textes écrits dans cet alphabet particulier, un moyen de faire pièce à ses adversaires. A côté de la glagolite originelle, dont la plupart des lettres ont des formes arrondies, va se développer et s'imposer en Croatie une glagolite spécifique, aux formes anguleuses, dite glagolite carrée (uglata glagoljica). L'écrit croate le plus ancien (vers 1100) utilise cet alphabet : il s'agit d'une inscription de treize lignes sur une stèle, dite de Baška d'après le nom de l'endroit où elle fut découverte (sur l'île de Krk), et maintenant conservée au musée de l'Académie croate des sciences et des arts. Le texte concerne une donation foncière faite par le roi de Croatie Zvonimir aux bénédictins glagolisants de l'île de Krk pour y construire une église.

La liturgie en slavon croate et la glagolite, condamnées par le clergé latin (conciles de Split en 925 et 927) et par Rome, se maintiennent si bien (les glagolisants attribuant l'invention de la glagolite à saint Jérôme, alors que ses adversaires la qualifient d'écriture hérétique des Goths) que le pape finit au XIII^e siècle par les

autoriser localement, sur l'île de Krk et dans l'évêché de Senj, la Croatie étant ainsi le seul pays catholique où est admise une autre langue liturgique que le latin ; dans le reste du pays, la liturgie slave et la glagolite sont en principe illégales, mais elles se répandent en Istrie, sur les îles de l'Adriatique et même à l'intérieur des terres, jusqu'à Zagreb, en Slavonie et en Bosnie. Des évolutions dans l'écriture (disparition des nasales, des jers) reflètent l'influence de la langue parlée ; l'aire dialectale čakavienne, où à /đ/ correspond /j/, garde la même graphie pour un son différent.

Au XIVe siècle, le roi de Bohême Charles IV, peut-être pour lutter contre la germanisation du pays, offre à des prêtres glagolisants croates le monastère d'Emmaüs près de Prague, d'où un bref renouveau de la glagolite en pays tchèque, et d'où une découverte par les Croates des sermons de Jan Hus. C'est dans ce monastère qu'aurait été écrit l'Evangéliaire de Reims, écrit partiellement en cyrillique mais majoritairement en glagolite et en slavon croate, sur lequel plusieurs rois de France (de François II à Louis XIV) prêtèrent serment lors de leur sacre : cet ouvrage aurait été offert à un représentant de la famille d'Anjou (rappelons que la dynastie d'Anjou régnait sur la Hongrie et la Croatie au XIVe siècle) et serait parvenu en France, où il joua ce rôle important car il était supposé contenir un fragment de la Croix du Christ. [9]

Les XIVe et XVe siècles voient l'apogée de la glagolite en Croatie, avec, à côté des textes religieux, des textes profanes (statuts de villes, chroniques, romans...). Le premier livre imprimé chez les Slaves du sud est un missel en glagolite (1483). Une soixantaine d'ouvrages en glagolite seront ensuite imprimés à Senj, Rijeka, Vienne, Rome, et aussi, à l'époque de la Réforme, à Urach en Allemagne, où s'étaient réfugiés des protestants originaires de Slovénie et de Croatie, montant une imprimerie de catéchismes, de traductions et de commentaires de la Bible : ils éditeront six ouvrages en alphabet latin (en slovène), sept en cyrillique et douze en glagolite (dont la langue est le čakavien), collaborant à l'occasion avec des prêtres orthodoxes. Mais la Renaissance marque un déclin de la glagolite : les écrivains de Dalmatie utilisant l'alphabet latin, elle va se cantonner aux ouvrages liturgiques en slavon croate.

9. Cf. par exemple à ce sujet G. Peroche, *Croatie-France, 797-1997 : 1200 ans d'histoire*, Paris, F.-X. de Guibert, 1998.

Menacée de disparition au début du XIXe siècle sous la pression du haut clergé, elle connaît un sursis grâce à l'intérêt que lui témoignent les Romantiques du mouvement illyrien, puis les philologues. Le dernier missel en glagolite croate (où le texte est aussi translittéré en alphabet latin) date de 1927, année qui marque donc la fin de la glagolite, mais non de la liturgie en slavon.

2. L'ALPHABET CYRILLIQUE

En Serbie comme en Bulgarie, l'alphabet cyrillique, plus simple que la glagolite, va remplacer celle-ci. Le texte le plus ancien conservé, l'évangéliaire de Miroslav (181 pages), date de la seconde moitié du XIIe siècle. Son nom vient du prince Miroslav — frère du fondateur de la dynastie des souverains serbes du Moyen Age, Stevan Nemanja —, pour qui il fut écrit. Conservé au monastère serbe de Hilandar au mont Athos, il fut offert en 1896 par les moines au roi de Serbie Aleksandar Obrenović et, ce qui témoigne de son importance exceptionnelle dans le patrimoine culturel serbe, emporté à travers l'Albanie jusqu'à Corfou lors de la retraite de l'armée serbe en 1915 ; il est actuellement conservé au Musée national de Belgrade. A la fin du XIIe siècle, Stefan Nemanja, ayant quitté le pouvoir au profit de ses fils et étant entré dans les ordres au monastère de Hilandar sous le nom de Simeon, donna au mont Athos une charte (povelja) en cyrillique ; celle-ci ayant disparu pendant la première guerre mondiale, la plus ancienne charte de l'Etat médiéval serbe est dorénavant celle donnée à Hilandar (fin du XIIe-début du XIIIe siècle) par le fils de Nemanja, Stefan dit « le premier couronné » car il fut le premier de la dynastie à porter le titre de roi. C'est de la même époque que datent les textes cyrilliques les plus anciens en Bosnie (une charte du ban Kulin adressée à Dubrovnik en 1189, qui accorde aux Ragusains la liberté de commerce sur ses terres) et en Croatie (avec, à Povlja sur l'île de Brač, une inscription sur un linteau de porte dans une église — povaljski natpis — et un acte de propriété d'une terre accordée par les princes de Brač et de Hvar à un monastère bénédictin — povaljska listina). Une stèle du XIe siècle avec une inscription en cyrillique a même été trouvée à Humac, près de Ljubuški, en Herzégovine orientale ; le texte indique le nom du fondateur d'une église de l'archange Michel.

La graphie cyrillique des textes en slavon serbe connaît des évolutions par rapport au vieux slave, allant dans le sens d'une « phonologisation », d'une meilleure adéquation de l'écriture à la prononciation et à la phonologie du slavon serbe : les voyelles nasales ou « jus », disparaissent, ѧ au profit de е et ѫ au profit de у ; la différence entre les voyelles réduites ou « jers » (ъ et ь) est neutralisée au profit de ь ; ы ne correspondant à aucun phonème laisse la place à и ; par contre des graphèmes apparaissent pour rendre le phonème /đ/ ; ѣ concurrence ꙗ pour la notation de la voyelle « jat ». Au début du XV^e^ siècle, des réformes orthographiques initiées par Constantin le Philosophe et qui veulent un « retour aux sources », vont tenter d'arrêter ces évolutions : on assiste alors à la réintroduction du grand jer ъ (qui avait disparu dès la fin du XII^e^ siècle !) et de lettres grecques de l'alphabet vieux-slave à ses débuts (ξ, ψ, υ). La graphie џ pour noter le phonème /dž/, apparue dans des manuscrits roumains du XV^e^ siècle, est utilisée dans des textes serbes à partir de la seconde moitié du XVII^e^ siècle. C'est l'absence quasi totale de création littéraire dans les pays serbes sous occupation turque qui caractérise les XVI^e^ et XVII^e^ siècles, avec toutefois l'apparition d'ouvrages imprimés : le premier, un octoèque (livre liturgique orthodoxe donnant un office complet pour chaque jour), paraît à Cetinje (Monténégro) dès 1494, dans une imprimerie fondée par le prince Đurađ Crnojević, puis d'autres ouvrages en slavon serbe voient le jour à Mileševo, Belgrade, et aussi à Venise et à Urach.

Tout au long du XVIII^e^ siècle va se poser aux Serbes (essentiellement à ceux qui se sont fixés, suite aux conflits austro-turcs, au sud de la Hongrie, c'est-à-dire dans l'actuelle Voïvodine) le problème du choix d'une langue littéraire. Le slavon serbe se maintient dans le premier tiers du siècle, dans les textes religieux mais aussi dans les ouvrages historiques (tels ceux du comte Đorđe Branković), puis c'est le slavon russe qui va s'imposer jusque vers 1790, du fait que les Serbes de Hongrie font appel pour l'enseignement à des professeurs russes et ukrainiens. Une grande confusion règne alors aussi bien dans la langue que dans l'écriture, qui voit le retour du petit jus ѧ (pour transcrire dans certains cas /ja/ ou /a/) et l'emploi du cyrillique russe. L'alphabet civil russe, dû à une réforme importante du tsar Pierre le Grand, se heurte pour sa part à de vives résistances, qui durent encore au milieu du XIX^e^ siècle, lorsque le célèbre auteur de théâtre Jovan Sterija Popović, dont les

comédies sont cependant écrites en une langue résolument moderne et populaire, exprime son hostilité à l'égard de cet alphabet, « mélange bizarre, ni slave ni latin [...] où les lettres sont râpées et élaguées ». C'est pourtant de cet alphabet que part le grand réformateur de la langue et de l'orthographe Vuk Karadžić (1787-1864), lorsqu'il entreprend dès 1818 une réforme de l'alphabet serbe, visant à faire correspondre un graphème à chaque phonème, ce qu'avait déjà commencé quelques années plus tôt Sava Mrkalj. L'orthographe devant être phonétique, les assimilations de sonorité sont traduites dans l'écriture (ainsi « observatoire » s'écrit opservatorija), ce qui entraîne des alternances à l'intérieur des paradigmes (ex. gladak « lisse » au masc. sg., mais glatka au fém. sg.), dans la dérivation (ex. svat « convive d'une noce », mais svadba « noce ») ou pour des préfixes (ex. izbaciti « jeter dehors », mais isterati « faire sortir, chasser »).[10] Les lettres inutiles pour le serbe (telles Ъ, Ы, Ь, Є, Ю, Я) sont éliminées, et six nouvelles sont introduites : Ћ (pour le phonème /ć/) qui existait déjà dans des textes cyrilliques médiévaux (où il pouvait noter /đ/ et /ć/), Џ (pour le phonème /dž/) dont on a noté les débuts au XVII[e] siècle, Ђ (pour le phonème /đ/) dont la graphie est due à l'écrivain Lukijan Mušicki, ami de Vuk Karadžić, Љ et Њ (pour les phonèmes /lj/ et /nj/, consonnes molles) obtenues en reliant les lettres Л et Н au petit jer ou signe mou Ь, enfin Ј (pour la semi-consonne yod).[11] Cette dernière lettre, empruntée à l'alphabet latin, déchaînera plus que tout la fureur des adversaires de Vuk Karadžić parmi le clergé orthodoxe serbe : certains iront jusqu'à qualifier cet innocent graphème de « faucille du diable », dont Vuk Karadžić voudrait se servir pour faucher l'orthodoxie. Originaire de Serbie

10. Les assimilations de sonorité ne sont toutefois notées qu'à l'intérieur des mots, et pas à la frontière de deux mots, d'où par exemple iz Splita « de Split » comme iz Zagreba « de Zagreb », s dedom « avec le grand-père » comme s tetkom « avec la tante », en dépit d'un assourdissement ou d'une sonorisation (dans une élocution rapide) à l'avant de la consonne initiale du substantif.

11. Tout d'abord, Vuk Karadžić n'utilise pas x, le phonème /h/ étant réalisé Ø dans son parler maternel comme dans de nombreux dialectes serbes, ce qui ne permet pas de rendre compte de certaines alternances, comme ora [h] (sg.) / orasi (pl.) « noix ». Ayant de plus constaté le maintien de /h/ notamment à Dubrovnik et dans certains parlers du Monténégro, il l'introduit à partir de 1836. D'où des changements entre la première (1818) et la seconde (1852) édition de son dictionnaire : вр, gén. врьа (avec ь pour rendre compte du /r/ vocalique) « sommet » est désormais noté врх, gén. врха ; ду, gén. дуа « esprit » devient дух, gén. духа ; Дуови « Pentecôte » Духови...

dont il connaît mieux la langue que les Serbes de Hongrie, Vuk Karadžić, qui a longtemps vécu à Vienne, est en fait accusé par l'Eglise orthodoxe serbe d'être un hérétique, un agent du catholicisme cherchant à faire de cette Eglise une église uniate, de vouloir détruire les fondements de la culture serbe en s'attaquant au slavon et en éloignant ainsi les Serbes de la tradition orthodoxe et de l'éventuelle protection russe. Les réformes radicales de Vuk Karadžić le font par ailleurs entrer en conflit avec les écrivains plus âgés, et aussi ceux de sa génération, qui emploient le slavo-serbe, mélange incohérent et sans aucune règle de serbe populaire et de slavon. La polémique durera longtemps, et ce n'est que dans les années 1860 que l'alphabet de Vuk Karadžić sera pleinement utilisé en Serbie. Sa victoire avait toutefois commencé dès la fin des années 1840, lorsque la jeune génération des romantiques serbes de Hongrie avait adhéré à ses principes, consacrant déjà la victoire des partisans du J (les « jotovići ») sur les partisans des jers Ъ et Ь (les « jerovići »).

Si, parmi les Slaves du sud, le cyrillique tient assurément une place prépondérante chez ceux à tradition orthodoxe, il ne faudrait pas croire pour autant que son rôle soit négligeable ailleurs. En Bosnie comme en Serbie, le cyrillique a supplanté la glagolite, tandis qu'en Croatie, on l'a vu, cette dernière se maintenait sous sa forme carrée, mais surtout sur l'Adriatique au nord de Šibenik. Plus au sud, en Dalmatie centrale (régions de Trogir, Split, Poljice, Makarska, îles de Brač et de Hvar) et méridionale (Dubrovnik), ainsi que dans l'arrière-pays de Split (Klis, Sinj), c'est le cyrillique qui est utilisé, et ce souvent bien au-delà de la fin du Moyen Age. Outre les premiers textes conservés que nous avons déjà évoqués, on peut mentionner des inscriptions, épîtres, chartes et statuts, tels celui accordé en 1436 par le ban « de Dalmatie et de Croatie » Frankopan aux « Vlasi » (« Valaques »), c'est-à-dire aux orthodoxes des environs de Sinj, ou celui de la libre commune de Poljice près de Split, rédigé en 1440 — juste avant le passage de la région sous l'autorité de Venise —, véritable traité de droit coutumier relatif à l'organisation administrative et judiciaire. Il convient de souligner que de tels textes sont en langue populaire (le čakavien en l'occurrence). Les archives et registres de l'archevêché de Split témoignent d'une utilisation du cyrillique, notamment par les Franciscains, jusqu'au XIX^e siècle. Le premier ouvrage cyrillique imprimé, qui paraît à Venise en 1512, est en fait destiné à la

République de Dubrovnik ; lui aussi en langue populaire, il est de ce fait écrit en štokavien jekavien de Dubrovnik ; il s'agit d'un livre de prières conçu également pour apprendre à lire. Par ailleurs la correspondance entre la République de Dubrovnik et les sultans ottomans est écrite aux XV^e^-XVI^e^ siècles en cyrillique (les Archives d'Etat de Raguse détiennent environ 200 actes ottomans de cette époque).[12]

En Bosnie, le cyrillique est utilisé aussi bien dans le domaine religieux (évangéliaires, mais aussi apocryphes et textes divers à l'usage de l'« Eglise de Bosnie », souvent abusivement assimilée aux Bogomiles en raison de la similitude de leur doctrine dualiste hérétique) que dans le domaine profane (chroniques, correspondance diplomatique...), sans oublier l'épigraphie (stèles funéraires notamment). Il se maintient après la conquête de la Bosnie (1463) et de l'arrière-pays dalmate par les Turcs, étant utilisé par les Slaves de la région convertis à l'Islam, mais surtout là encore par les Franciscains. Ceux-ci font imprimer au cours du XVII^e^ siècle à Venise leurs ouvrages, dont la langue est le štokavien jekavien, en caractères cyrilliques (parmi ces livres se distinguent *L'enseignement chrétien* et *Les cent merveilles*, recueils d'histoires pieuses de Matija Divković), et emploient par ailleurs le cyrillique dans leur correspondance privée jusqu'à la fin du XIX^e^.

Le cyrillique utilisé dans les régions occidentales des pays slaves du sud présente des différences par rapport à celui utilisé en Serbie aux mêmes époques. Ainsi le cyrillique médiéval en Bosnie et en Dalmatie emploie-t-il longtemps des voyelles non iodisées (ѣ et ѳ), ce qui va poser le problème de la graphie des phonèmes consonantiques /lj/ et /nj/. A partir de la seconde moitié du XV^e^ siècle ils vont être notés en Bosnie, sous l'influence de l'orthographe en alphabet latin, par des digrammes comportant Ћ[13] comme premier élément (ЋЛ, ЋN), et en Dalmatie centrale par des digrammes où ѣ précède ou suit Л et N, ou bien par des digrammes à premier élément Г (ГЛ, ГN), inspirés de l'orthographe italienne

12. Cf. B. Bojovic, *Raguse et l'Empire ottoman (1430-1520)*, Paris, Association Pierre Belon, 1998.

13. Ce graphème, qui sert par ailleurs à noter les phonèmes /ć/ et /đ/, a en fait alors une graphie quelque peu différente de la lettre Ћ qu'introduira Vuk Karadžić au XIX^e^ siècle dans son alphabet cyrillique réformé, en s'inspirant précisément de cette lettre des textes médiévaux. Les copistes du Moyen Age s'étaient pour leur part inspirés de la lettre dite « ɖerv » de l'alphabet glagolitique.

(**gn**) tout comme les trigrammes ѢЛИ, ѢNИ, qui prennent quant à eux modèle sur **gli**. A Dubrovnik par contre, aucun signe ne vient indiquer la mouillure, phénomène qui peut aussi se rencontrer en Dalmatie centrale. Plus tard, les Franciscains de Bosnie utilisent aussi ˢЛ et ˢN, tandis que Matija Divkovic, qui se rend lui-même à Venise pour s'occuper de la composition des caractères d'imprimerie cyrilliques de ses ouvrages, rend ces phonèmes par les digrammes ЛН et NH. Il existe de même plusieurs notations différentes selon les régions pour /ć/ (en Bosnie et en Dalmatie, un К spécifique à Dubrovnik), /đ/ (souvent noté lui aussi) et /j/ (І pouvant affecter une forme de 8 en Bosnie, Н ou ѣ en Dalmatie, avec parfois Ю à l'avant de la voyelle /u/). Ainsi voit-on des solutions orthographiques différentes de celles du cyrillique en Serbie[14], et présentant de plus, une absence d'unification, la plus grande diversité s'observant en Dalmatie centrale et notamment à Poljice. Par ailleurs certains graphèmes du « cyrillique occidental » (А, Б, В, Г, Д, К, И, П, Т, Ч , Ъ...) tendent en écriture cursive manuscrite à s'écrire d'une manière spécifique, différente du « cyrillique oriental », avec là encore des différences régionales (voir tableau). De plus les valeurs numériques de certains graphèmes (du moins jusqu'à la fin du XVII[e] siècle, lorsque les chiffres arabes tendent à se généraliser) diffèrent de celles du cyrillique vieux-slave, avec encore des différences d'une région à l'autre (et même entre les villes dalmates), en reprenant parfois les valeurs numériques des lettres glagolitiques. Enfin la langue est différente, slavon serbe d'un côté, langue vernaculaire avec éventuellement slavonismes de l'autre[15] : suivant les régions il s'agit du čakavien ikavien (côte dalmate jusqu'au nord de Dubrovnik), du štokavien ikavien (qui s'étendait jusqu'au siècle dernier de l'arrière-pays dalmate de Zadar, Split, Makarska, à l'ouest de la Bosnie et à la Slavonie) ou du štokavien jekavien (région de Dubrovnik, Bosnie centrale et orientale).

L'ensemble de la situation amène des conclusions diamétralement opposées chez les linguistes serbes et croates. Pour les premiers (notamment Petar Đorđić, auteur d'une histoire de l'alphabet cyrillique), le « cyrillique occidental » « n'est pas une

14. Un point commun est par contre la disparition généralisée des graphèmes Ъ, Ы, Ѵ, qui marque une tendance à une « phonologisation » des systèmes graphiques.
15. On a vu plus haut que le slavon croate s'écrit en glagolite.

écriture particulière, mais seulement une forme de la cursive médiévale des chancelleries avec un dessin spécifique des lettres pour certains sons (b, v, d et autres). Ils soulignent que les lettres considérées comme caractéristiques du « cyrillique occidental » se rencontrent en fait dans des manuscrits anciens à travers tous les Balkans : l'écriture cursive des chancelleries, affirment-ils, est semblable pour les chartes médiévales en Serbie, en Zeta[16] et à Dubrovnik ; quant à l'écriture utilisée en Bosnie et en Croatie, elle ne comporterait que quelques particularités géographiques locales, ce qui constitue une évolution normale au cours du temps, et ne serait donc qu'une « variante occidentale de la cursive cyrillique ». Pour les linguistes croates, au contraire, les différences sont suffisamment importantes pour que l'on puisse considérer qu'il s'agit d'un type de cyrillique tout à fait particulier et autonome, le seul problème étant le nom qu'il convient de lui donner. On trouve suivant les auteurs des appellations diverses : cyrillique occidental, cyrillique bosniaque, cyrillique croate, cyrillique croato-bosniaque, cyrillique bosno-dalmate... ou encore simplement « alphabet bosniaque » (bosančica). Ce dernier terme, proposé par Ćiro Truhelka en 1889, tend à s'imposer chez les spécialistes, peut-être en raison d'une certaine « neutralité » et aussi parce que ce cyrillique était effectivement davantage répandu en Bosnie.

Lors de la formation du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes (1918), certains Serbes et Croates, partisans enthousiastes de l'« idée yougoslave », proposent, pour unifier les variantes occidentale et orientale de ce qu'ils considèrent comme une langue unique, d'adopter tous ensemble l'alphabet latin et l'ekavien. Les Serbes renonceraient ainsi à l'alphabet cyrillique, qu'ils utilisent alors quasi exclusivement, au profit de l'alphabet latin, à l'époque le seul employé en Croatie (à côté d'une utilisation très marginale de la glagolite dans la liturgie en slavon croate), tandis que les Croates passeraient du štokavien jekavien à l'ekavien, parlé pourtant uniquement en Serbie[17]. En fait, dans cette première

16. Etat correspondant à peu près géographiquement au Monténégro actuel (au Moyen Age, suivant les époques, tantôt indépendant, tantôt ne formant qu'un Etat avec la Serbie.)

17. De fait les écrivains croates les plus fameux de l'époque s'étaient mis à écrire en ekavien, mais cet enthousiasme ne devait pas durer au-delà de 1928, date à laquelle plusieurs députés croates furent tués à coups de revolver en pleine séance du Parlement par un député monténégrin qui s'était estimé offensé par leurs propos.

Yougoslavie (1918-1940), les deux alphabets sont enseignés dès l'école primaire. Il en sera de même dans la deuxième Yougoslavie communiste (1945-1991). Il faut souligner qu'en Serbie même, surtout depuis les années 1960 et la fin des années 1980, l'alphabet latin était de plus en plus largement employé pour les livres et les revues, ainsi que dans les médias (presse, télévision). De nombreuses personnes, notamment parmi les couches cultivées de la population pratiquant les langues étrangères, l'utilisaient dans leur pratique journalière de préférence à l'alphabet cyrillique. L'accession au pouvoir de Milošević (1987), la montée du nationalisme et le renouveau religieux s'accompagnèrent d'un retour en force du cyrillique, considéré comme le seul véritable alphabet national. Il fut décidé que tous les manuels, y compris ceux de mathématiques, d'informatique, etc., devaient être imprimés en cyrillique, les seules exceptions permises étant les manuels de langues étrangères et ceux rédigés dans les langues des minorités nationales (hongrois, albanais...). Son emploi devint systématique dans les médias (y compris pour les sous-titres de films étrangers, naguère systématiquement en alphabet latin), et des revues qui paraissaient autrefois en alphabet latin furent désormais publiées en cyrillique.[18]

Après les accords de Dayton mettant fin à la guerre en Bosnie (1995), cette promotion du « tout cyrillique » a connu un reflux très net, parallèlement aux nouvelles positions « pacifiques » du pouvoir en place. Les manuels de serbe à l'usage des étrangers sont revenus à l'ancienne formule, consistant à faire alterner une leçon en alphabet latin et une en alphabet cyrillique. Les trois nouveaux dictionnaires orthographiques du serbe[19] consacrent cette orienta-

18. Ainsi en fut-il de la revue d'information générale *Intervju*, qui passa au cyrillique à partir du numéro 300, en décembre 1992. A cette occasion l'éminent linguiste serbe Pavle Ivić lui accorda un entretien, où il souligna que les Serbes n'avaient appris l'alphabet latin qu'au vingtième siècle, que son emploi avait certes pu apparaître comme un avantage lorsque Serbes, Musulmans et Croates vivaient dans le même Etat, mais que l'avantage allait désormais au cyrillique, qui permettait d'unir tous les Serbes, ceux des Etats autoproclamés de Croatie et de Bosnie insistant eux aussi désormais sur l'alphabet cyrillique, qu'ils ne pratiquaient plus guère auparavant, comme moyen pour se défendre contre l'assimilation (dont ils auraient déjà été victimes dans la Yougoslavie titiste).

19. M. PEŠIKAN, J. JERKOVIĆ, M. PIŽURICA, *Pravopis srpskoga jezika*, Novi Sad : Matica srpska, 1993 ; R. SIMIĆ, G. STANOJ ČIĆ, B. OSTOJIĆ, B. ĆORIĆ, M. KOVA ČEVIĆ, *Pravopis srpskoga jezika sa rečnikom*, Beograd : Štampa / Nikšić : Unireks, 1993 ; M. DEŠIĆ, *Pravopis srpskog jezika : priručnik za škole*, Zemun : Nijansa / Nikšić : Unireks, 1994.

tion en reconnaissant les deux alphabets comme serbes, avec primauté du cyrillique (c'est dans cet alphabet qu'ils sont imprimés). Le cyrillique a d'ailleurs, au moins en théorie, une place égale à celle de l'alphabet latin en Bosnie-Herzégovine, le standard bosniaque reconnaissant lui aussi les deux alphabets[20], même s'il est évident que le cyrillique est davantage enseigné dans l'entité de la République Serbe que dans celle de la fédération croato-musulmane. Enfin au Monténégro, où l'appellation officielle de la langue est encore le serbe (version jekavienne), les promoteurs d'une langue monténégrine distincte, supposée démontrer la vocation du Monténégro à être un Etat indépendant, proposent, en se basant sur certains dialectes, d'introduire 3 phonèmes supplémentaires par rapport au standard actuel, /s'/ (mou), /z'/ (mou) et /dz/ (affriquée que possède le macédonien), auxquels correspondraient trois graphèmes supplémentaires, respectivement en cyrillique ћ, ѕ and s, et en alphabet latin ś, ź et 3, qui viendraient remplacer (dans un certain nombre de cas) les actuelles graphies cyrilliques cj, зj,з et latines sj, zj, z ; exemples : ћевер pour сјевер « nord », изести pour изјести « ronger, corroder », sopa pour зора « aube »).[21] Le coût (intellectuel et financier) d'une telle opération est sans doute compensé, aux yeux de leurs auteurs, par le fait que le « monténégrin », doté d'un système phonologique propre, pourrait ainsi se dire plus éloigné du serbe que ne prétend l'être actuellement le croate !

3. L'ALPHABET LATIN

L'alphabet latin entre en usage en Croatie au milieu du XIVe siècle. Le texte le plus ancien écrit en entier en alphabet latin (en caractères gothiques) est le statut des Dominicaines de Zadar (1345). Le premier texte poétique en écriture latine n'est que de deux années plus tardif : copié par un moine de Šibenik, Fra Pavao, d'un original perdu, probablement glagolitique, c'est un hymne à la Vierge Marie en čakavien ikavien, que l'on désigne simplement

20. Cf. S. HALILOVIĆ, *Pravopis bosanskoga jezika*, Sarajevo : Preporod, 1996 (imprimé en alphabet latin).
21. Cf. V. NIK ČEVIĆ, *Crnogorski pravopis*, Cetinje : Crnogorski PEN centar, 1997 (imprimé en alphabet latin).

comme « prière de Šibenik ». Il reste toutefois, de la période du Moyen Age comprise entre le IXe et le XIIIe siècle, des épigraphes en latin sur des monuments ainsi que quelques mots isolés de langue vernaculaire, transcrits en lettres latines dans des manuscrits écrits eux-mêmes en latin : il s'agit de noms propres, anthroponymes ou plus souvent toponymes. Leur graphie s'inspire des modèles italiens, les lettrés dalmates du Moyen Age pratiquant, outre le latin, le toscan et surtout le vénitien (la République de Venise possède des territoires en Dalmatie dès le début du XIIIe siècle, qu'elle étendra considérablement jusqu'au XVIIIe). L'influence du dialecte néoroman local, le dalmate, qui s'éteint vers la fin du XVe siècle[22], a certainement aussi joué un rôle.

La généralisation relativement tardive de l'alphabet latin dans les textes en langue populaire (seconde moitié du XVe siècle, lorsqu'une littérature nationale profane se développe) explique l'influence importante de la graphie d'autres langues utilisant déjà cet alphabet : italien et hongrois (le royaume croate s'est uni à celui de Hongrie en 1102), et aussi allemand, tchèque et polonais, les Croates entretenant des liens politiques et culturels avec les peuples correspondants. Ces influences diverses ont entraîné une grande variété et confusion dans la transcription des phonèmes croates, sauf pour certains de ceux qui avaient leur équivalent en latin (**p, b, t, d, g, m, n, l, r**). Le latin médiéval explique l'emploi de u, v, w pour la voyelle /u/ et la consonne /v/, des graphies **i, j, y,** pour /i/, de ae pour /e/ long[23]. Certaines graphies reflètent un état ancien de la langue et viennent du cyrillique, ainsi setenik « centenier » (**satnik** en langue moderne) < **сътьникъ**, **ui** remplace **ы** dans des noms comme Muisclavo. L'alternance de **e** et **i** dans les mêmes mots (**ded, did** « grand-père ») marque des hésitations dans la transcription de la voyelle jat, le **i** correspondant aux parlers čakaviens ikaviens de la côte dalmate jusqu'au nord de Dubrovnik (où le parler est štokavien jekavien). Le /r/ vocalique, qui fait véritablement partie du système phonologique, comme le /l/ vocalique qui apparaît surtout dans des noms étrangers, sont transcrits par des combinaisons « voyelle + r ou l », ainsi **bardo** (langue moderne[24] **brdo** « colline ») ou **Volcinna, Uilcinna, Vulcina** (écritures

22. On en trouve toutefois encore quelques locuteurs jusqu'à la fin du XIXe siècle.
23. Le croate (bosniaque, monténégrin, serbe...) distingue voyelles longues et brèves.
24. Que nous noterons désormais l.m.

variées du nom de la ville d'Ulcinj, sur la côte adriatique au sud du Monténégro). Les consonnes doubles, par analogie avec le latin ou l'italien, ne sont pas rares, ainsi **sello** (l.m. **selo**) « village » ou **dragga** (l.m. **draga**) « chère », de même d'ailleurs que les voyelles doubles qui tentent de marquer les longueurs : **puuk** (l.m. **puk**) « régiment », **raadi** (l.m. **radi**) « il travaille ». Les phonèmes consonantiques inconnus du latin (/ž/, /č/, /ć/, /đ/, /lj/, /nj/, /v/ notamment), ainsi que /j/, /s/... connaissent les graphies les plus variées entre le Moyen Age et le XIX^e^ siècle. Le grand linguiste croate Tomislav Maretić (1854-1938), auteur de l'une des plus importantes grammaires du serbo-croate (*Grammaire et sylistique de la langue littéraire croate ou serbe*, 1899) a écrit en 1889 une étude sur les orthographes du croate en lettres latines, où il passe en revue les différentes graphies utilisées dans les livres imprimés entre la fin du XV^e^ et le XIX^e^ siècle : il relève 22 graphies différentes pour /š/ et pour /ć/, 18 pour /ž/ et pour /č/, 15 pour /đ/, 10 pour /j/, 9 pour /lj/ et pour /v/, 8 pour /s/... En voici quelques exemples. Le /ć/ caractéristique des terminaisons en -ić de nombreux noms propres est rendu par **ch** (**Okich**), **ti** (**Grubiti**), c (**Pribichevic**), **th** (**Gusith**), **k** (**Cacik**), **g** (**Trethyacovig**). Pour /lj/ et /nj/, certaines graphies imitent celles d'une langue étrangère (ainsi **gl**, **gli** et **gn**, gni sont empruntées à l'italien, **ly**, **ny** au hongrois), d'autres reprennent celles du « cyrillique occidental » (**chl**, **chn**, viennent de ћл, ћн), d'autres enfin sont des essais de transcription originaux (l, n avec « accent aigu » et même les graphies modernes lj, nj, qui figurent déjà chez une quinzaine d'écrivains aux XVIII^e^ et début du XIX^e^ siècle). L'impression générale est celle d'une grande incohérence, avec des transcriptions différentes pour un même mot non seulement à une époque donnée, mais encore chez un écrivain précis, voire à l'intérieur d'un seul et même texte. On relève toutefois des tendances assez nettes par région. L'influence italienne est prépondérante en Dalmatie (pour le štokavien à Dubrovnik et le čakavien ailleurs), et celle du hongrois dans le nord (en Slavonie et au nord-ouest, dans la région de Zagreb). Ainsi les auteurs de Dubrovnik utilisent-ils les graphies **ci** pour /č/, **chi** pour /ć/ et **gi**, **ghi** pour /đ/ (on trouve aussi **ç** pour /č/ en Dalmatie čakavienne). Les écrivains de Slavonie (où une littérature en štokavien ikavien se développe au XVIII^e^ siècle, après la fin de l'occupation turque) transcrivent /č/ par **cs**, /đ/ par **gy** (mais aussi par gj et dj). La graphie **gy** est aussi utilisée par les

auteurs du nord-ouest de la Croatie (où le parler local, kajkavien ekavien, langue littéraire depuis l'époque de la Réforme, ne distingue pas entre eux les phonèmes /đ/ et /dž/ d'une part, /č/ et /ć/ d'autre part, ces deux derniers, ou plutôt ce dernier, étant transcrit **ch** ou **tch**).

Cette extrême hétérogénéité dans les solutions retenues pour tel ou tel phonème selon les régions et les époques, amènera plusieurs auteurs à tenter des réformes pour simplifier et surtout unifier l'écriture latine croate, mais elles ne s'appliqueront guère, en raison du morcellement linguistique (štokavien jekavien et ikavien, čakavien, kajkavien), mais aussi et surtout politique, des terres croates (Croatie et Slavonie faisant partie de la Hongrie, Dalmatie et Istrie vénitiennes puis rattachées administrativement à l'Autriche, Confins Militaires ou « zone-tampon » le long de la frontière entre les empires autrichien et ottoman, du littoral au Banat, dépendant directement de Vienne). Les difficultés pour l'impression des livres (utilisation d'imprimeries étrangères et manque de moyens pour fabriquer de nouvelles lettres) jouent aussi un rôle négatif. Nous nous contenterons d'évoquer ici les tentatives de réforme les plus marquantes.

Vers la fin du XVI[e] siècle Šime Budinić, prêtre de Zadar, s'inspire du signe diacritique en « crochet » du tchèque pour č et ž, tandis qu'au début du XVII[e] Bartol Kašić, Jésuite de Dubrovnik, auteur de la première grammaire du croate (*Institutiones linguae illyricae*, 1604, fondée sur le štokavien), s'inspire des graphies utilisées par les écrivains de la côte adriatique, en tentant de faire correspondre une graphie à chaque son. Au milieu du XVII[e] Petar Petretić, évêque de Zagreb, cherche à transposer au kajkavien l'orthographe hongroise. Pavao Ritter Vitezović (1652-1713), officier dans l'armée autrichienne, poète et philologue, historien et géographe, propose un alphabet faisant correspondre un signe unique à chaque phonème, mais son traité en latin où il expose sa réforme est perdu, et on ne peut que s'en faire une idée à travers d'autres textes. A la fin du XVIII[e] et au début du XIX[e] siècle, des commissions nommées par le gouvernement autrichien vont s'employer à réformer l'écriture. En 1783 à Vienne, une commission de quatre membres (trois de Slavonie et un de Dubrovnik), réunie par l'empereur Joseph II, propose l'orthographe en usage en Slavonie, mais sans l'imposer. En 1820, une commission se réunit à Zadar (sous la

présidence de F. M. Appendini, auteur d'une *Grammatica della lingua illyrica* parue à Dubrovnik en 1808) pour promouvoir une orthographe commune à l'ensemble de la Dalmatie ; s'appuyant partiellement sur d'anciens usages dalmates, elle recommande systématiquement **i** pour rendre l'ancienne voyelle jat, elle transcrit le **r** vocalique à l'aide d'une voyelle d'accompagnement (ar, er), supprime **q**, adopte **ç** pour /č/, **ch** (/ć/), **x** (/ž/), **ſ** (/š/), les autres graphèmes (y compris **lj** et **nj**) étant identiques à l'usage d'aujourd'hui. Cette orthographe dalmate, bientôt concurrencée par celle des « Illyriens », restera toutefois utilisée en Dalmatie jusqu'à la fin du XIX[e] siècle.

Le mouvement romantique croate prend en effet le nom d'illyrien, en référence à l'un des peuples autochtones des Balkans et pour dépasser les divisions ethniques et confessionnelles entre les Slaves du Sud. Ses représentants, bien que souvent eux-mêmes de parler maternel kajkavien, vont choisir en 1835 le štokavien jekavien comme langue littéraire, à la fois pour réaliser l'union linguistique des Croates et des Serbes, ce dialecte étant de loin le plus répandu, et en référence à la littérature ragusaine de la Renaissance et du Baroque, la plus prestigieuse à leurs yeux parmi toutes celles du passé croate. Le fondateur et chef du mouvement, Ljudevit Gaj (1809-1872), propose dès 1830 une ébauche d'un nouveau système grahique dans un traité publié à Budapest et intitulé *Rudiments d'orthographe croato-slave*.[25] Il y propose le crochet tchèque (accent circonflexe à l'envers) au dessus des lettres **c, d, l, n, s, z** pour rendre les phonèmes /č/, /đ/, /lj/, /nj/, /š/, /ž/ (étant de parler kajkavien, il ne distingue pas entre eux les phonèmes /đ/ et /dž/, /č/ et /ć/, et ne prend de ce fait pas en compte /dž/ et /ć/). Par la suite, Ljudevit Gaj, influencé par les philologues slovaques Jan Kollar et Pavel Jozef Šafarik, complique son système (article « Orthographe » paru en 1835 dans sa revue *Danica* « L'étoile du matin »), en introduisant des digrammes pour /ć/, /đ/, /lj/, /nj/, respectivement **t, d, l, n,** suivies d'un **j** muni d'un accent aigu ; de plus /đ/ pourra être orthographié **gj** en tenant compte de l'étymologie (usage encore maintenu aujourd'hui dans des noms propres croates tels **Gjalski, Kalogjera**). Enfin, en 1838, apparaît la variante définitive de la gajica (ou alphabet latin de Gaj) : **j** est remplacé par **j**, et **tj** par **ć**, ce qui donne enfin l'alphabet

25. *Kratka osnova horvatsko-slavenskoga pravopisanja.*

actuel, sauf pour /đ/, qui aura en fait la graphie **dj** jusqu'en 1892, date de la publication de l'*Orthographe croate* d'Ivan Broz, qui consacre la lettre **đ**, mais aussi et surtout le principe d'une orthographe phonétique pour le croate, comme celle de Vuk Karadžić pour le serbe. En effet les Illyriens avaient maintenu, — même après l'historique « accord de Vienne » (1850) entre philologues et écrivains Serbes et Croates pour unifier l'orthographe et la langue littéraire[26] — une orthographe en partie étymologique, ne permettant par exemple pas les alternances à l'intérieur d'un paradigme ou pour un même préfixe (d'où chez eux **sladka** « sucrée » et non **slatka**, **iztjerati** « chasser » et non **istjerati**). D'autres tentatives, après Gaj, de réformer l'alphabet latin en Croatie n'auront aucun succès ; la plus intéressante fut celle proposée par son collaborateur Vjekoslav Babukić d'adopter une graphie unique pour l'ancienne voyelle jat, **ě** pourvu d'un crochet ou « cornu », que les locuteurs auraient pu lire, suivant leur parler maternel, **je / ije**, **e** ou **i**, et qui aurait présenté l'immense avantage de permettre une orthographe commune en Serbie, Croatie et Bosnie ; quelques textes seulement furent imprimés avec cette lettre. Il faut enfin noter que le plus grand dictionnaire du serbo-croate, le *Dictionnaire de la langue croate ou serbe*, édité par l'Académie yougoslave des Sciences et des Arts et publié en 23 gros volumes entre 1880 et 1976, utilise (outre le **đ**) des graphèmes spécifiques pour /dž/, /lj/ et /nj/, respectivement **ǵ**, **ļ** et **ń**, son premier rédacteur en chef, Đura Daničić (1825-1882), disciple de Vuk Karadžić, ayant voulu éviter les digrammes, pour qu'à chaque lettre cyrillique corresponde une lettre et une seule dans l'alphabet latin, éventuellement pourvue d'un signe diacritique.[27]

Terminons sur l'alphabet latin en rappelant qu'il est actuellement le seul en usage en Croatie, tandis qu'il est sur un pied d'égalité (au moins en théorie) avec le cyrillique en Bosnie, en Serbie et

26. Remarquons toutefois que Ljudevit Gaj n'avait pas participé à cette rencontre, et qu'il s'en tiendra à certains de ses principes par la suite, notamment pour la notation du **r** vocalique à l'aide de « voyelle **à** ou **è** + **r** » (**pèrst** ou **pàrst** « doigt ») et de la voyelle jat par **ie**, alors que les signataires de l'accord de Vienne ont adopté la graphie **r** (**prst**) et **ije** ou **je** suivant que la syllabe est longue ou courte pour la voyelle jat (ce qu'a gardé l'usage actuel).

27. Du coup certains linguistes serbes actuels (tels les auteurs de l'orthographe SIMIĆ *et al.* 1993) revendiquent cet alphabet latin comme « serbe » et préconisent son usage en Serbie, à côté du cyrillique.

au Monténégro. Pour l'instant aucune réforme orthographique importante n'est venue modifier en profondeur dans les nouveaux Etats les règles en usage dans l'ex-Yougoslavie (les différences entre les « orthographes » serbe, croate et bosniaque ne portant que sur quelques points de détail, avec souvent possibilités de doublets[28]), bien que des voix se soient fait entendre en Croatie pour réintroduire une dose d'étymologie dans l'orthographe, ce qui reviendrait en fait à un retour à l'orthographe « illyrienne » ; une telle réforme présente toutefois le grave inconvénient, outre son coup financier, d'avoir déjà été appliquée dans l'Etat croate oustachi pendant la Seconde guerre mondiale, et d'être du coup entachée de fortes connotations symboliques négatives.

4. L'ALPHABET ARABE

Le grand dictionnaire Larousse espagnol-français / français-espagnol[29] traduit, ou plutôt glose, **aljamiado** « écrit en espagnol mais avec des caractères arabes ». Ce mot, transcription de l'arabe **al agamiyya** qui signifie « non arabe », existe aussi en serbo-croate (**alhamijado**) pour désigner des œuvres écrites par les Slaves musulmans de Bosnie-Herzégovine dans leur parler maternel štokavien et en alphabet arabe. On trouve des exemples de noms (essentiellement anthroponymes et toponymes) transcrits en alphabet arabe dans des documents, registres et cadastres de l'administration turque à partir du XV^e^ siècle, mais les textes littéraires composés par des lettrés (qui connaissaient parfaitement le turc, essentiellement langue administrative, ainsi que l'arabe et le persan, langues de culture et langues littéraires de l'Empire ottoman) n'apparaissent qu'à la fin du XVI^e^ siècle. Le plus ancien qui soit conservé est un poème d'amour composé de six quatrains, composé entièrement en langue vernaculaire par Mehmed d'Erdelj. La littérature alhamijado de Bosnie, dans laquelle se sont illustrés

28. Une divergence notable concerne l'orthographe des noms propres en alphabet latin. En Serbie, l'usage utilise la même transcription que pour le cyrillique (d'où par exemple Šekspir, Flober...), alors qu'en Croatie et en Bosnie l'orthographe originelle est respectée (Shakespeare, Flaubert...). Par conséquent, en Croatie et en Bosnie, l'alphabet latin est susceptible d'utiliser des lettres étrangères à l'alphabet latin local, telles **q, w, x, y**.

29. Paris : Larousse-Bordas, 1998.

une vingtaine d'auteurs, compte des œuvres en vers, surtout des chants lyriques, amoureux et / ou élégiaques, des chants pieux, des chants patriotiques et des poèmes didactiques (par exemple contre les méfaits du tabac), et des textes en prose, principalement à caractère religieux et / ou didactique. Si certaines œuvres sont entièrement en langue populaire, d'autres font alterner, parfois à l'intérieur de la même phrase, vernaculaire et autre langue de l'empire ottoman, turc par exemple.

L'alphabet utilisé est l'alphabet arabe « classique », que les écrivains ont enrichi de caractères spécifiques pour les phonèmes inconnus de l'arabe, du turc et du persan, comme /c/, /ć/, /đ/, /lj/, /nj/. Les graphies s'inspirent de celles existant pour des sons proches, ainsi celles transcrivant /lj/ et /nj/ s'inspirent-elles respectivement des lettres notant /l/ et /n/. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, Omer Humo de Mostar entreprend une systématisation de l'orthographe, visant à appliquer à cet alphabet arabe les principes de Vuk Karadžić pour le cyrillique, à savoir faire correspondre rigoureusement un graphème à chaque phonème. Une autre réforme est effectuée au début du XX^e siècle par Džemaludin Čaušević, et c'est son alphabet arabe révisé qui servira désormais pour l'impression des livres et des revues en Bosnie. Bien qu'il n'y ait eu qu'une quarantaine de livres imprimés en langue vernaculaire et alphabet arabe, ce dernier jouissait d'une telle popularité que le Parlement provincial de Bosnie à Sarajevo demanda en 1911 au gouvernement autrichien que les inscriptions publiques soient écrites aussi bien dans cet alphabet qu'en écriture cyrillique et latine.[30] Cela fut refusé, les autorités considérant cet alphabet superflu puisqu'il y en avait déjà deux autres (ses adversaires l'appelaient avec dérision matufovica ou matufovača, du nom mejtef désignant les écoles primaires coraniques). Lors de la première Yougoslavie eurent lieu d'autres tentatives pour promouvoir cet alphabet, notamment de la part de l'influent parti politique « Organisation musulmane yougoslave » (qui, à la différence des partis politiques croates, avait voté la constitution de 1921 avec les

30. Un journal de Sarajevo avait même proposé pour les panneaux indicateurs un système de rouleaux qui aurait permis une « rotation » des trois alphabets, afin que ce ne soit pas toujours le même qui ait le privilège de figurer en haut et de « dominer » les autres (cette information nous a été communiquée par Xavier Bougarel, chargé de recherches au CNRS).

radicaux serbes), qui souhaitait que les livres pour les écoles coraniques soient imprimés en alphabet arabe et non latin ou cyrillique, arguant du fait que de nombreux Musulmans de Bosnie ne connaissaient pas les écritures latine et cyrillique. L'alphabet arabe devait toutefois rester marginal pendant l'Entre-deux-guerres. Le dernier livre en štokavien imprimé en alphabet arabe à Sarajevo date de 1941.

Nous espérons que ce bref aperçu des alphabets ayant servi et servant à transcrire les « parlers slaves du sud centraux » (comme disent certains pour éviter l'appellation « serbo-croate ») aura contribué à éliminer l'idée répandue et erronée d'une prétendue opposition « serbe = cyrillique, croate = latin », et montré la diversité des graphies et des influences, la richesse et l'ingéniosité des solutions proposées et retenues, en une région qui relève à la fois de l'Europe centrale et des Balkans, à la croisée des cultures et des traditions catholique, orthodoxe et islamique.

BIBLIOGRAPHIE

Enciklopedija Jugoslavije, 8 vol., 1955-1971, Zagreb, Izdanje i naklada leksikografskog zavoda FNRJ.

Enciklopedija Jugoslavije, 6 vol. [jusqu'à KAT-], 1980-1990, Zagreb, Jugoslavenski leksikografski zavod « Miroslav Krleža ».

BRATULIĆ Josip, 1995, *Leksikon hrvatske glagoljice*, Zagreb, Minerva.

ĐORĐIĆ Petar, 1990, *Istorija srpske ćirilice*, 3. izd., Beograd, Zavod za udžbenike i nastavna sredstva.

GRANIĆ Slavko-Stan, 1990, « The cultural legacy of Croatian cyrillic (Bosančica) », *Journal of Croatian Studies*, XXX, New York.

HERCIGONJA Eduard, 1994, *Tropismena i trojezična kultura hrvatskoga srednjovjekovlja*, Zagreb, Matica hrvatska.

MARETIĆ Tomislav, 1889, *Istorija hrvatskoga pravopisa latinskijem slovima*, Zagreb.

STANOJEVIĆ Stanoje (ed.), 1924 -1929, *Narodna enciklopedija srpsko-hrvatsko-slovenačka* (4 vol.), Zagreb, Bibliografski zavod.

THOMAS Paul-Louis, 1994, « Serbo-croate, serbe, croate..., bosniaque, monténégrin : une, deux..., trois, quatre langues ? », *Revue des Etudes Slaves,* 66/1.

THOMAS Paul-Louis, 1998a, « La désintégration de la Yougoslavie et la question linguistique », in : L. Gervereau et Y. Tomic (éd.), *De l'unification à l'éclatement - L'espace yougoslave, un siècle d'histoire*, Paris, Musée d'histoire contemporaine-BDIC.

THOMAS Paul-Louis, 1998b, « Fonction communicative et fonction symbolique de la langue (sur l'exemple du serbo-croate : bosniaque, croate, serbe) », *Revue des Etudes Slaves,* 70/1.

THOMAS Paul-Louis, 1998c, « La dislocation linguistique comme instrument de pouvoir : l'exemple de l'ex-Yougoslavie », in : S. Chaker (éd.), *Langues et pouvoir de l'Afrique du Nord à l'Extrême-Orient*, Aix-en-Provence, Edisud.

THOMAS Paul-Louis, 1999, « Frontières linguistiques, frontières politiques », *Histoire, épistémologie, langage,* 21/1.

ZELIĆ-BUČAN Benedikta, 1993, « Neka prijeporna pitanja oko spomenika bosančice », *Kolo,* III / 5-6.

ZELIĆ-BUČAN Benedikta, 2000, *Bosančica ili hrvatska ćirilica u srednjoj Dalmaciji*, Split, Državni arhiv.

Université Paris IV-Sorbonne